

sion, d'enjouement et de franchise. La main droite, remarquablement belle, tient un ruban: le peignoir, qui découvre l'épaule gauche, laisse entrevoir... l'embonpoint d'une santé parfaite.

Lorsque je la vois sur les estampes, a dit son meilleur biographe, je me rappelle la femme de Roland. Devant la toile, d'Heinsius, je ne vois plus que la reine du salon intérieur, entourée de Barbaroux, de Buzot, de Louvet, de Gorsas, de Bon, de Lanthénas, de Brissot, de Bancal et d'une foule d'hommes distingués, les charmant par sa grâce, les éblouissant par son esprit, les entraînant par la sagacité de ses aperçus, la sincérité passionnée de ses convictions, la séduction d'une parole à l'éloquence de laquelle rien ne manquait, ni la facilité, ni l'éclat, ni la propriété parfaite des termes, ni même le timbre harmonieux de la voix.

Mme Roland nous a dit elle-même son état d'âme, avant l'éclat de sa passion pour Buzot. Il lui devenait plus difficile, chaque jour, de défendre son âge mûr de l'orage des passions. Sa raison, sa fierté, sa délicatesse de goûts la protégeaient: "Je ne vois de plaisir, disait-elle, comme le bonheur, que dans la réunion de ce qui peut charmer le cœur comme les sens et ne point coûter de regrets. Avec une telle manière d'être, il est difficile de s'oublier et impossible de s'avilir." Il est vrai qu'elle ajoute aussitôt: "Mais cela ne met point à l'abri de ce qu'on peut appeler une passion, et peut-être même reste-t-il plus d'étoffe pour l'entretenir."

Buzot fut l'homme qui inspira à Mme Roland la plus belle des passions, et celles qui élèvent sans avilir. Ils connurent, comme elle l'a écrit, ces sentiments généreux et terribles qui ne s'enflamment jamais davantage que dans les bouleversements politiques et la confusion de tous les rapports sociaux; ils ne furent point infidèles à leurs principes, et l'atteinte même des passions ne fit qu'éprouver leur courage. Ils furent unis par un amour héroïque auquel ils ne succombèrent pas.

N'oublions pas que Buzot était de six ans plus jeune qu'elle, ce qui, de la part de la femme, favorise l'illusion et la tendresse; il était marié lui-même à une femme estimable, mais peu distinguée. Elle s'éprit de lui et s'enflamma le cœur, en lui prêtant un peu de son rayonnement.

Elle avoua et proclama son amour dans des lettres immortelles, mais seulement lorsqu'elle fut enfermée dans la prison de l'Abbaye et qu'elle se sentit en présence de la mort prochaine. Sa passion surhumaine n'a rien de sensuel; son amour s'épure dans les hauteurs où elle s'élève; et elle adresse à son amant des serments éternels par delà l'échafaud.

Elle vient de recevoir des lettres de Buzot lui annonçant qu'il est avec quelques-uns de leurs amis en sûreté dans le Calvados: "Combien je les relis, s'écrie-t-elle; je les presse sur mon cœur; je les couvre de mes baisers; je n'espérais plus d'en recevoir!"

Elle parle avec la même exaltation du portrait de celui qu'elle aime: "Je me suis fait apporter, il y a quatre jours, *this dear picture*, que, par une sorte de superstition, je ne voulais pas mettre dans ma prison. Mais pourquoi donc se refuser cette douce image, faible et précieux dédommagement de l'absence de l'objet? Elle est sur mon cœur, cachée à tous les yeux, sentie à tous les moments et souvent baignée de mes larmes!... Quiconque sait aimer comme nous porte avec soi le principe des plus grandes et des meilleures actions, le prix de sacrifices les plus pénibles, le dédommagement de tous les maux. Adieu, mon bien-aimé, adieu!"

Et plus loin: "Dis-moi, connais-tu des moments plus doux que ceux passés dans l'innocence et le charme d'une affection que la nature avoue et que règle la délicatesse, qui fait hommage au devoir des privations qu'il lui impose, et se nourrit de la force même de les supporter? Connais-tu de plus grand avantage que celui d'être supérieur à l'adversité, à la mort, et de trouver dans son cœur

de quoi goûter et embellir la vie jusqu'à son dernier souffle?... Les méchants croient m'accabler en me donnant des fers... Les insensés! Que m'importe d'habiter ici ou là? Ne vais-je pas partout avec mon cœur, et me resserrer dans une prison, n'est-ce pas me livrer à lui sans partage?... Si je dois mourir, eh bien! je connais de la vie ce qu'elle a de meilleur, et sa durée ne m'obligerait peut-être qu'à de nouveaux sacrifices."

Ses scrupules d'épouse s'éveillent au souvenir de son mari, et elle exprime alors des sentiments complexes et tragiques: "Je n'ai pas voulu calculer si la fureur des bourreaux s'étendrait jusqu'à moi; j'ai cru que si elle s'y portait, elle me donnerait occasion de servir X... (Roland) par mes témoignages, ma constance et ma fermeté. Je trouvais délicieux de réunir les moyens de lui être utile à une manière d'être qui me laissait plus à toi. J'aimerais à lui sacrifier ma vie pour acquérir le droit de donner à toi seul mon dernier soupir."

◆◆◆

Sainte-Beuve a été un peu choqué de ce tutoiement perpétuel, moitié cornélien, moitié révolutionnaire. "Tutoyer un homme à qui on n'a pas appartenu, à qui on ne s'est pas donnée, est un peu rude", dit-il. Le père Rapin, autrefois, dissertant sur le "tu" et sur le "toi", qui sont d'usage en notre poésie, en recherchait les raisons et il ajoutait qu'une des principales était qu'on ne s'en servait pas en prose, même dans le commerce de l'amour. Sur quoi Bussy-Rabutin lui répondait assez agréablement: "En amour, il n'est pas vrai, mon Révérend Père, qu'on ne tutoie jamais sa maîtresse; mais vous n'êtes pas obligé de savoir cela." Ici, c'est la femme qui aime qui tutoie son ami, et elle n'est pas sa maîtresse. C'est un cas singulier. Libre à Sainte-Beuve de juger ce ton guindé et tendu encore plus que familier et tendre. Lecteurs et lectrices se prononceront peut-être dans un autre sens et trouveront ce ton aimable et charmant.